



HAL
open science

Bachelard

Julien Lamy

► **To cite this version:**

Julien Lamy. Bachelard. Marc Foglia. Histoire de la philosophie, Ellipses, pp.571-580, 2013, Optimum, 978-2-7298-8114-6. hal-01818320

HAL Id: hal-01818320

<https://hal.science/hal-01818320>

Submitted on 19 Jun 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

BACHELARD

Par Julien Lamy

Biographie et œuvres

Gaston Bachelard est né le 27 juin 1884 à Bar-sur-Aube en Champagne, dans une famille d'artisans cordonniers. Il connaît une carrière hors du commun, qui le conduira d'un modeste emploi de préposé aux postes à la prestigieuse chaire d'Histoire et de philosophie des sciences de la Sorbonne. Il passe son enfance dans « un coin de Champagne vallonnée » (*ER*, 11) et poursuit ses études secondaires au Collège de Bar-sur-Aube (1895 - 1902), avant de devenir répétiteur au Collège de Sézanne (1902 - 1903), où il fait ses premières expériences pédagogiques. Il entre en 1903 dans l'administration des Postes à Remiremont, dans les Vosges, comme surnuméraire, et se souviendra de cette époque lointaine où il pesait les lettres « avec un soin administratif » (*PN*, p. 44). En 1907, après une année de service militaire comme cavalier télégraphiste dans le 12^e régiment de Dragons de Pont-à-Mousson, il est nommé dans un bureau de poste de la capitale. Il entreprend des études supérieures et obtient en 1912 une licence ès mathématiques, qui comporte, à l'époque, un certificat de physique générale. Commis des Postes et Télégraphes à Paris, Bachelard se met en disponibilité en vue de préparer le concours d'élèves ingénieurs des Télégraphes, auquel il échoue. De retour à Bar-sur-Aube, il épouse une jeune institutrice, Jeanne Rossi, le 8 juillet 1914. Le premier conflit mondial le prive prématurément de la chaleur de son foyer : il est mobilisé le 2 août 1914. Il passe plusieurs années dans les tranchées, obtenant la Croix de Guerre pour service rendu à la nation, ainsi qu'une citation à l'ordre de sa Division. Démobilisé le 16 mars 1919, il débute une carrière d'enseignant comme professeur de physique-chimie au Collège de Bar-sur-Aube, un poste qu'il occupera jusqu'en 1930. Sa fille Suzanne naît en octobre 1919, quelques mois avant la disparition de sa femme en juin 1920. Bachelard entreprend une licence de philosophie, qu'il obtient après un an d'études. En 1922, il est agrégé de philosophie, puis enseigne conjointement la philosophie et les sciences expérimentales, laissant un souvenir impérissable à ses élèves, qui témoigneront de sa générosité et de son humanité. Bachelard obtient en 1927 son grade de docteur ès Lettres en Sorbonne, avec deux thèses sous les patronages respectifs de Léon Brunschvicg et d'Abel Rey. Dans l'*Essai sur la*

connaissance approchée, thèse principale, il défend, contre l'ontologie du fixe et le réalisme du donné, l'« inachèvement fondamental de la connaissance » (ECA, 13), son dynamisme essentiel ; faisant correspondre à « la rectification incessante de la pensée devant le réel » (ECA, 16), « le caractère dynamique et même organique de la Réalité » (ECA, 291).

En 1927, Bachelard est chargé de cours à la Faculté des Lettres de Dijon. Il y enseignera comme Professeur d'histoire et de philosophie des sciences, de 1930 à 1940. Dans cette période des plus fécondes, il publie des travaux exaltant les ruptures introduites par la science contemporaine. C'est le sens du *Nouvel esprit scientifique* (1934), qui souligne la complexité de la construction du savoir. Bachelard propose une « épistémologie non cartésienne », soucieuse de trouver le complexe sous le simple, le compliqué sous l'évident, et non l'inverse. Les bouleversements introduits par les nouvelles géométries et la physique quantique constituent l'arrière-plan de ses réflexions, qui s'efforcent de tirer les conséquences philosophiques de ces évolutions. Il développe une réflexion à caractère métaphysique sur le temps avec *La Dialectique de la durée* (1936), dans le prolongement des thèses inaugurées dans *L'Intuition de l'instant* (1932).

L'œuvre connaît un tournant avec les livres charnières que sont *La Formation de l'esprit scientifique* et *La Psychanalyse du feu* (1938), et prend un nouveau visage en suivant les axes de la science et de la poésie, au risque de séparer l'œuvre en « deux versants ». En 1940, Bachelard est nommé à la Chaire d'Histoire et de Philosophie des Sciences de la Sorbonne, et devient Directeur de l'Institut d'Histoire des Sciences et des Techniques. Il y restera jusqu'à son départ à la retraite en 1954. Le passage à la vie urbaine ne se fera pas sans réticences, mais Bachelard fait de son quartier de la Place Maubert un village au cœur de la capitale. La légende populaire le peint volontiers discutant avec les passants ou les clochards aux heures du marché, à l'instar de Socrate. Ses cours enchantent les étudiants et les curieux, et ses causeries radiophoniques font connaître au grand public une voix rocailleuse à l'accent bourguignon. De 1942 à 1948, Bachelard se consacre à l'étude du rôle de l'onirisme lié aux quatre éléments, et de leur symbolisme naturel dans la création des poètes. Quatre livres viennent compléter le premier travail consacré à l'imaginaire du feu. Bachelard ne renonce pas pour autant à « la vocation scientifique de l'âme humaine ». Il publie encore plusieurs livres de philosophie des sciences entre 1949 et 1953. Après son départ à la retraite, malgré son désir d'étudier et de s'instruire encore, Bachelard voue ses méditations à la « conscience créante du poète » (PR, 1), avec *La Poétique de l'espace* (1957) et *La Poétique de la rêverie*

(1960). Il connaît la consécration en 1961 en recevant le Grand Prix national des Lettres pour *La Flamme d'une chandelle*, petit traité d'ontologie de la solitude magnifiant la « table d'existence » du philosophe méditant. Souffrant d'une nécrose et d'ulcères variqueux, mais animé de « la conscience d'un homme au travail jusqu'à son dernier souffle » (*PR*, 47), Bachelard s'éteint le 16 octobre 1962 à Paris. Il est inhumé trois jours plus tard dans le cimetière de son « coin de Champagne », en présence de ses proches, et de nombreux admirateurs anonymes, venus lui rendre un dernier hommage.

Science et philosophie

Si le terme d'épistémologie apparaît au XIX^e siècle en Angleterre, il prend un sens déterminant dès sa réception en France, au début du XX^e siècle. Bachelard va en déployer la « tradition française » : considérer l'épistémologie comme une philosophie des sciences constituées, et non comme une théorie générale de la connaissance ou une philosophie scientifique. Le philosophe doit se mettre à l'école de la science en train de se faire, car « la science crée de la philosophie » (*NES*, p. 7), et « seule une philosophie en alerte peut suivre les modifications profondes de la connaissance scientifique » (*ARPC*, p. 19). Il s'agit de suivre le mouvement immanent des sciences, en se refusant d'en déterminer *a priori* les principes et méthodes en fonction d'un système philosophique. Pour Bachelard, l'erreur serait d'attribuer à l'épistémologie une fonction de fondation, de justification ou de prescription, à l'égard des sciences empiriques. Suivant en cela une démarche réflexive, trouvant son matériau dans l'actualité des revues et ouvrages spécialisés de son temps, Bachelard se propose de travailler sur les données scientifiques pour en dégager le sens. Il décrit l'évolution des connaissances objectives, évitant d'un côté l'affirmation de principes généraux et définitifs, de l'autre une simple collection de résultats, ne cessant de combattre toutes les formes de philosophie de résumé au profit d'une rationalité ouverte, et plurielle. Pour décrire le travail effectif de la science, il s'intéresse à des problèmes spécifiés, à des exemples précis, afin de déterminer les fonctions de la raison théorique et des faits expérimentaux dans la construction du savoir.

Bachelard dresse une liste des tâches pour la philosophie des sciences : 1) intégrer la philosophie dans une pensée scientifique approfondie ; 2) décrire les démarches par lesquelles le savant s'arrache à la connaissance commune pour construire son objet ; 3) mettre l'accent

sur la dimension opérative et instrumentale de la recherche ; 4) montrer que la science est l'œuvre d'une communauté, avec ses livres et ses revues, ses institutions de recherche et d'enseignement ; 5) rendre compte de la spécialisation de la recherche (ARPC, 1-19). On comprend par-là que la philosophie ne doit pas chercher à résumer l'activité turbulente des sciences, mais en révéler les complexes transformations. Ce travail implique une refonte de l'usage des catégories philosophiques. Contre un empirisme qui réduit la connaissance à la collection de faits, et un rationalisme qui enserme le réel dans des principes universels *a priori*, l'épistémologie bachelardienne invite à penser dialectiquement le dialogue entre pensée et réalité, théorie et expérience, raisons et faits, outils formels et instruments techniques. Autant de couplages qui se cristallisent dans le modèle du « rationalisme appliqué », renvoyant dos à dos toutes les philosophies monovalentes (idéalisme, réalisme, positivisme, etc.), pour mettre en évidence le foyer central de la science, où raison et expérience sont nécessairement imbriquées. C'est le sens du concept de « phénoménotechnique » : le fait scientifique ne relève pas que d'une construction seulement théorique, mais se trouve également produit, en laboratoire grâce aux instruments. La physique contemporaine est une « science d'effets » : l'atome n'est pas susceptible d'une observation naturelle, il est pensé mathématiquement, à partir d'équations, puis détecté expérimentalement au moyen d'appareils. Si le primat de la pensée mathématique détermine le vecteur épistémologique, qui va du rationnel au réel selon Bachelard, il n'en demeure pas moins que la connaissance objective ne peut être dissociée des efforts expérimentaux, qui réintègrent un « réalisme vérifié ». Bachelard sera soucieux de la collaboration des théoriciens et des expérimentateurs au sein de la cité scientifique. L'exemple du *neutrino* est éclairant : particule inventée dans les années 1930 pour rendre compte de données expérimentales incompatibles avec le principe de conservation de l'énergie, cette hypothèse, intégrée dans une théorie mathématique formelle, déterminera tout un programme de recherches, mais ne sera vérifiée que dans les années 1950.

« La formation de l'esprit scientifique »

Après avoir examiné la logique objective de la science, Bachelard va s'intéresser aux conditions psychologiques du progrès scientifique, ce qui le conduit à mettre en évidence les résidus psycho-affectifs qui freinent inévitablement la constitution ou l'acquisition de la connaissance objective. La pensée scientifique, domaine de la raison en acte, n'est jamais totalement débarrassée du travail souterrain des affects. Bachelard souligne que plusieurs

strates de significations se sédimentent au cours de l'évolution d'un concept scientifique. Ainsi, par exemple, la complexification progressive de la notion de masse, son degré élevé d'abstraction dans la physique contemporaine, n'ont pas fait disparaître ses significations objectivement périmées. Le réalisme naïf de la masse, valorisant la grosse quantité, n'a pas été définitivement annulé par les progrès de la science, car la rêverie réaliste persiste « devant la construction de nos idées claires » (*PN*, p. 45), « la rêverie reprend sans cesse les thèmes primitifs (...) en dépit des succès de la pensée élaborée, contre l'instruction même des expériences scientifiques » (*PF*, 15). Bachelard insiste sur le fait que même le savant ou le philosophe le plus rigoureux conserve sans le savoir des traces du réalisme naïf. Tout dépend des convictions intimes du sujet et de son histoire personnelle, et il convient de comprendre les ressorts de l'activité psychique concrète, celle de sujets incarnés et désirants. Bachelard cherche alors à saisir comment se constitue l'esprit scientifique. Pour ce faire, il va s'efforcer de répertorier les « obstacles épistémologiques », qui sont surtout des obstacles au progrès scientifique internes à l'esprit : « c'est dans l'acte même de connaître, intimement, qu'apparaissent, par une sorte de nécessité fonctionnelle, des lenteurs et des troubles » (*FES*, p. 13). C'est pourquoi Bachelard ne cessera d'insister sur la nécessité de débusquer dans l'activité scientifique la persistance de rêveries primitives, d'intérêts affectifs, de convictions intimes non discutées, enracinés dans notre expérience immédiate. À l'arrière-plan de ces enquêtes se dessine la conception bachelardienne du sujet connaissant, refusant l'illusion d'un esprit originellement bien constitué qui n'aurait qu'à décrire ou organiser un donné. À la vérité première, si chère aux philosophes de la tradition, Bachelard substitue le primat de l'erreur : la position du donné est par principe problématique, en raison de l'interrelation première des données immédiates et des visées intimes du sujet. D'où l'idée qu'une « catharsis intellectuelle et affective » (*FES*, p. 18) et une « psychanalyse de la connaissance objective » (*PF*, p. 27) sont requises, comme éléments d'une authentique culture scientifique.

Bachelard souligne *in fine* trois caractères de la pensée scientifique concrète : le « catharsisme », consistant à rompre avec la connaissance commune, le « pédagogisme », à assimiler la culture scientifique, et le « normativisme », à intégrer les normes du savoir scientifique (*RA*, p. 146). À la fonction d'invention, Bachelard associera toujours une fonction de vigilance, exprimée par l'abstraction, la socialisation et la surveillance de soi. Par le formalisme des équations, on peut rompre l'attache de l'esprit avec l'expérience immédiate, empreinte de nos habitudes et de nos affects, et déjouer l'épanchement de nos premiers émerveillements devant le monde. Avec l'exemple de l'ampoule électrique, Bachelard montre

dans quelle mesure, contre l'intuition concrète de l'éclairage par le feu (combustion d'une matière), c'est par une formule abstraite (loi algébrique) que l'on peut comprendre son fonctionnement, fondé sur la non-combustion (*RA*, pp. 105-110). La flamme d'une chandelle et le feu dans l'âtre attisent sûrement nos rêveries solitaires, l'ampoule est quant à elle le produit de la science et de la technique, au prix, il est vrai, d'un désenchantement du monde. En outre, la dimension expérimentale de la recherche implique toujours la « cité scientifique » : l'ampoule électrique n'est possible que grâce à l'existence des laboratoires, et de l'industrie. La dimension discursive, qui implique le rapport social, retient l'attention de Bachelard : « toute doctrine de l'objectivité en vient toujours à soumettre la connaissance de l'objet au contrôle d'autrui » (*FES*, p. 241). Loin de tout sociologisme de la connaissance, pourtant, il souligne que c'est par confrontation aux autres et discussion critique que l'on met à l'épreuve hypothèses et convictions. « Si, dans une connaissance, la somme des convictions personnelles dépasse la somme de ce qu'on peut expliciter, enseigner, prouver, une psychanalyse est indispensable. La psychologie du savant doit tendre à une psychologie clairement normative ; le savant doit se refuser à personnaliser sa connaissance ; corrélativement, il doit s'efforcer de socialiser ses convictions » (*PF*, p. 134). À l'orgueil de la vision personnelle et de la pensée originale, il faut substituer une connaissance impersonnelle partagée au sein de la communauté savante. Le *cogito* devient ainsi *cogitamus*, accord discursif et obligation mutuelle entre les esprits. On aboutit ainsi à la « surveillance intellectuelle de soi » du *Rationalisme appliqué* (chap. IV), systématisant dans la pensée scientifique l'exercice d'ironie esquissé dans *La Psychanalyse du feu* : « Loin de s'émerveiller, la pensée objective doit ironiser » (*PF*, p. 12). Il s'agit d'intérioriser les normes de l'examen critique et de la vérification méthodique, qui fondent la rigueur scientifique, pour en faire une seconde nature, un nouvel *habitus*.

L'exploration de l'imaginaire

L'élucidation du rôle perturbateur des images dans la connaissance, et la méditation des obstacles épistémologiques, conduisent Bachelard à prendre conscience du rôle fondamental de l'imaginaire. Si tout résidu imaginaire doit être expurgé, du côté scientifique, le philosophe lui accorde une place inédite dans le domaine poético-onirique, et en dévoile l'importance pour la structuration de la subjectivité et de la relation de l'homme avec le monde. Sans renoncer pour autant aux exigences rationnelles, Bachelard mène dès lors un double travail,

qui ne cessera d'apparaître problématique à ses commentateurs, ainsi qu'à lui-même. Il dira avoir connu tardivement, en effet, « la bonne conscience dans le travail alterné des images et des concepts, deux bonnes consciences qui seraient celle du plein jour, et celle qui accepte le côté nocturne de l'âme » (*PR*, p. 47). Le travail du philosophe s'est dédoublé en réflexion sur les progrès des sciences expérimentales, d'un côté, de l'autre en herméneutique des productions de l'imagination poétique : « Les axes de la poésie et de la science sont d'abord inverses. Tout ce que peut espérer la philosophie, c'est de rendre la poésie et la science complémentaires, de les unir comme deux contraires bien faits » (*PF*, p. 12).

Bachelard réinvestit la distinction classique entre imagination reproductrice et imagination créatrice. Il distingue entre une imagination limitée par des données perceptives, qu'elle restitue sous forme de représentations mimétiques, et une imagination autonome, qui n'est pas le simple produit des données empiriques : « une fois qu'un poète a choisi son objet, l'objet lui-même change d'être. Il est promu au poétique » (*PR*, 132). Pour souligner la valeur féconde d'une « imagination parlante » (*ER*, p. 253), Bachelard insiste sur la dimension active de la rêverie poétique, qui ne se contente pas d'imiter la réalité, transposant sur le plan du verbe des « fragments du réel perçu », des « souvenirs de réel vécu » (*TRV*, 9). Si le poème semble suivre le réel en lui empruntant sa matière, il traduit en fait humainement la réalité par la parole poétique. Bachelard peut ainsi proclamer « la victoire de l'imagination du verbe sur l'imagination visuelle ou, plus simplement, la victoire de l'imagination créatrice sur le réalisme » (*ER*, p. 255). Ce n'est pas en percevant d'abord les choses (« bien voir ») que l'on peut vraiment imaginer (« bien rêver »). L'imagination sera même définie comme « la faculté de déformer les images fournies par la perception, (...) la faculté de nous libérer des images premières » (*AS*, 7). L'imagination poétique nous fait connaître une véritable expérience esthétique, ouvrant un nouveau champ à l'existence.

Bachelard dégage ainsi deux fonctions psychiques, tout aussi nécessaires l'une que l'autre à l'équilibre du sujet : « la fonction du réel » et « la fonction de l'irréel » (*TRV*, p. 9). Comme l'imagination créatrice se greffe sur « l'onirisme des archétypes qui sont enracinés dans l'esprit humain » (*TRV*, 9), on pourrait penser que la création poétique serait justiciable d'une sorte d'enquête archéologique en direction des tendances primitives ou des désirs inconscients du sujet. Ce serait oublier que la poétique bachelardienne connaît deux inflexions décisives, avec le recours à la psychanalyse jungienne et la méthode phénoménologique. En privilégiant les archétypes, universaux concrets de l'imaginaire, pour comprendre la valeur prégnante de

certaines images, Bachelard s'efforce de « trouver dans les images les éléments d'un métapsychisme » (*TRV*, p. 11). Mais par ailleurs, « ce n'est pas en réduisant le psychisme à ses tendances profondes qu'on expliquera son développement dans des images multiples, surabondantes, toujours renouvelées » (*TRV*, p. 19). Étudier l'image littéraire nécessite de saisir, dans sa spécificité, l'être de l'image. C'est pourquoi Bachelard propose de saisir ce qui se montre de l'image, et par l'image, dans l'activité créatrice des poètes. Il souligne que le rapport entre l'image poétique nouvelle et l'archétype inconscient n'est pas de l'ordre d'une déduction logique ou d'une relation causale, mais se comprend en termes de « résonance » ou de « retentissement » (*PE*, p. 6). Il s'agit de rendre compte de la dimension originaire de l'image poétique, sans chercher à la reconduire à d'éventuels antécédents. Bachelard nous invite à retrouver la présence inédite des images à la « conscience imaginante » (*PR*, p. 2), de participer aux dynamismes de « l'imagination créante » (*PR*, p. 4), en nous plaçant sur « l'axe de l'intentionnalité » (*PR*, p. 4) du poète. À partir d'images déposées dans des livres, que la lecture en sympathie permet de réveiller, Bachelard consolide sa poético-analyse des œuvres littéraires. Mais amplifiant celle-ci, il inaugure également une herméneutique de la communication de l'homme au monde, car si « la rêverie cosmique nous fait habiter un monde » (*PR*, p. 152), c'est par la méditation et la participation aux images de la tranquillité et du repos que nous pourrions, littéralement, goûter notre bien-être.

Une métaphysique du temps

Dans *La Dialectique de la durée*, Bachelard reprend sa réflexion sur le temps, déployée sur fond d'une critique de la durée bergsonienne. Le but métaphysique de l'ouvrage est d'établir une « propédeutique à une philosophie du repos » (*DD*, p. V). Il s'agit d'apporter des preuves à l'idée que le repos est un droit de la pensée, qu'il constitue l'un des éléments de son devenir. En lieu et place d'une durée unique qui concernerait les phénomènes de façon homogène, il faudrait plutôt s'attacher à ressaisir la durée des phénomènes sur divers plans. Du point de vue de cette nouvelle intuition métaphysique, qui avance dans une direction signalée par Bergson, les permanences de l'être seraient le fruit d'une œuvre, car « les phénomènes de la durée sont construits avec des rythmes (...) Pour durer, il faut se confier à des rythmes, c'est-à-dire à des systèmes d'instantanés » (*DD*, IX). Il faudrait tenir compte des rythmes propres à chaque phénomène, et de leur harmonisation. La notion de « rythme » permet alors de concilier dynamisme et régularité, être et devenir, formes et transformations.

Bachelard retravaille par ailleurs l'idée de « rythmanalyse », empruntée au philosophe brésilien Pinheiro dos Santos. Loin d'être une pure spéculation sur la nature du temps, celle-ci se présente comme une pratique consistant à harmoniser les diversités temporelles qui constituent l'individu. Il est question d'agir sur le tissu temporel de l'âme, pour la réorganiser par une vie et une pensée rythmiques. Dans cette perspective, la dialectique n'est pas logique mais temporelle. Dans le sillage de sa rythmique généralisée, qui renvoie à une « conception dialectique de la durée » (*DD*, p. VII), Bachelard nous invite à réfléchir à la manière de vivre sur nos rythmes propres, pourtant triangulés par les nécessités biologiques et les exigences de la vie sociale. La durée psychique serait le résultat d'un processus, non pas une donnée immédiate de la conscience, en sorte que la connaissance scientifique et la rêverie poétique peuvent se comprendre dans la perspective d'une dialectique réglée de la vie spirituelle, toujours à refaire, oscillant entre la tension d'un rationalisme au travail et une poétique du repos. Pour éviter le « danger qu'il y a à vivre à contretemps » (*DD*, p. 148), « pour débarrasser l'âme des fausses permanences, des durées mal faites », pour guérir « l'âme qui souffre du temps, du *spleen* » (*DD*, p. X), Bachelard nous invite à épouser les saines ondulations de la sagesse du rythme : « Sans harmonie, sans dialectique réglée, sans rythme, une vie et une pensée ne peuvent être stables et sûres : le repos est une vibration heureuse » (*DD*, p. IX).

Actualité de la philosophie de Bachelard

Il est possible de dégager deux réceptions de la pensée bachelardienne en France. Du point de vue épistémologique, des penseurs comme Alexandre Koyré, Georges Canguilhem, Michel Foucault, François Dagognet ou encore Ian Hacking se réclameront de « l'épistémologie française », qui désigne plus un style qu'une doctrine unifiée autour d'un corps d'axiomes, et dont le foyer de convergence est l'importance accordée à l'historicité du savoir ainsi qu'aux démarches concrètes des savants. Une seconde réception bachelardienne concerne la nouvelle critique littéraire et les théories de l'imaginaire, tout particulièrement l'œuvre de Gilbert Durand, qui systématise l'enquête sur les logiques de l'imaginaire, et les travaux de Roland Barthes ou de Jean Starobinski. Toujours est-il que par-delà ces enjeux académiques, se dégagent de l'œuvre bachelardienne des questions toujours actuelles. À l'heure où la science et la technologie modifient de plus en plus vite nos conditions d'existence, on ne peut que

rappeler les dangers des « philosophies de résumé », et des idées toutes faites. Bachelard donne l'exemple d'une pensée exigeante, qui ne cède en rien aux schémas d'exclusion, et qui refuse d'isoler de manière simpliste, culture scientifique et technique d'un côté, culture littéraire et humanités de l'autre. L'anthropologie complexe ébauchée par son œuvre promeut une double culture, conciliant rationalité et imaginaire. Une formation de l'homme intégral, « l'homme de vingt-quatre heures », aimait à dire Bachelard, demande d'associer les efforts de clarté rationnelle aux élans poétiques de l'imagination, afin de donner accès à l'authenticité de l'être humain et à ses bonheurs. Bachelard semble de ce point de vue d'une actualité décisive, en permettant d'éviter à la fois les séductions nihilistes d'une existence désenchantée, les illusions prométhéennes d'une maîtrise totale du monde, sans parler des utopies nostalgiques et hostiles à la science, d'un retour à l'origine perdue.

Bibliographie

Œuvres

Essai sur la connaissance approchée, 1928, Vrin, rééd., 1973 [abr. ECA].

Le Nouvel esprit scientifique 1934 rééd. PUF, 2003 [abr. NES].

La Dialectique de la durée, 1936, rééd. PUF, 2001 [abr. DD].

La Formation de l'esprit scientifique, Vrin, 1938, rééd. 1993 [abr. FES].

La Psychanalyse du feu, Gallimard, 1938 ; rééd. « Folio », 1949 [abr. PF].

La Philosophie du « non », PUF, 1940 [abr. PN].

L'Eau et les rêves, José Corti, 1942 [abr. ER].

L'Air et les songes, José Corti, 1943 [abr. AS].

La Terre et les rêveries de la volonté, Paris, José Corti, 1948, rééd. 2004 [abr. TRV].

Le Rationalisme appliqué, PUF, 1949 [abr. RA].

L'Activité rationaliste de la physique contemporaine, PUF, 1951 [abr. AR].

La Poétique de l'espace, PUF, 1957 [abr. PE].

La Poétique de la rêverie, PUF, 1960 [abr. PR].

Études, éd. G. Canguilhem, Vrin, 1970.

Critique

Bontems, Vincent, *Bachelard*, Les Belles Lettres, 2012

Dagognet, François, *Gaston Bachelard, sa vie, son œuvre, avec un exposé de sa philosophie*, PUF, 1965.

Gagey, Jacques, *Gaston Bachelard ou la conversion à l'imaginaire*, Marcel Rivière Cie, 1969.

Gouhier, Henri ; Poirier, René (dir.), *Bachelard*, Hermann, rééd. 2011

Pariante, Jean-Claude, *Le Vocabulaire de Bachelard*, Ellipses, 2001

Wunenburger, Jean-Jacques, *Gaston Bachelard. Poétique des images*, Mimesis, 2012